

services ne donnent pas une gloire immédiate. On ignore d'autant plus ce qu'ils coûtent de science et de peine que d'autres en récoltent nécessairement les plus beaux fruits; aussi a-t-on regretté parfois que Maxime Cornu sacrifiait à ce qu'il considérait comme son devoir étroit, ces recherches micrographiques où il était passé maître et qui procurent, sans grands soucis, à ceux qui sont façonnés à l'emploi du microscope, une rapide et facile notoriété. Notre cher collègue avait l'âme trop fière pour calculer le détriment que pouvait lui causer l'accomplissement de la tâche féconde et patriotique qu'il s'était imposée. Enthousiaste, ardent, généreux, dévoué, scrupuleusement exact à remplir ses fonctions, quoi qu'il lui en puisse coûter, il fit ce qu'il considérait comme nécessaire à la gloire et à l'influence du Muséum, sans faiblir un seul jour, au milieu de difficultés dont parfois s'alarmait un peu trop, pour la conservation de sa santé, l'exquise sensibilité qui en faisait dans le monde un homme du plus charmant commerce.

. . . . La victoire était gagnée. Son œuvre avait fini par faire éclater à tous les yeux sa haute valeur. Aimé de ses collègues pour son urbanité constante et son impeccable loyauté, vénéré d'un personnel qu'il avait su plier à une exacte discipline, mais dont il défendait avec passion les moindres intérêts, il pouvait espérer vivre encore de longues années d'une paix et d'un bonheur laborieusement compris, dans le Muséum auquel il s'était tant sacrifié. Le moment arrivait où il allait rejoindre à l'Institut un frère aîné qu'il aimait de la plus vive affection. Alors que se levaient pour lui de brillantes visions d'avenir, il meurt terrassé par le travail, blessé peut-être aussi par les deuils cruels qui avaient frappé les siens et que son âme infiniment tendre n'avait pu supporter.

Triste ironie qui remplit d'amertume profonde ce dernier adieu que j'adresse au cher mort, et dans lequel viennent se mêler la haute estime du collègue, la vieille et inaltérable affection du camarade et de l'ami!

*DISCOURS DE M. BUREAU, PROFESSEUR AU MUSÉUM
D'HISTOIRE NATURELLE.*

La Société botanique de France ne pouvait pas laisser fermer cette tombe sans venir rendre hommage à l'un de ses présidents, à l'un de ses membres les plus anciens et les plus dévoués. C'est au nom de notre Société que je m'acquitte de ce devoir; mais qu'elle me pardonne, si mes propres souvenirs me pressent trop vivement et si une émotion personnelle vient se mêler aux regrets de tous nos confrères, dont je suis chargé d'apporter ici l'expression.

Involontairement je me reporte aux premières années de notre entrée au Muséum, où nous arrivâmes presque en même temps, Maxime Cornu et

moi. Nous travaillions avec notre maître, Adolphe Brongniart, qui nous traitait avec une paternelle bienveillance. Que de fois, admis au milieu de sa famille, n'avons-nous pas apprécié le charme de ces douces soirées où enfants, petits-enfants et disciples étaient suspendus aux lèvres du grand-père et de l'homme éminent! Je revois, sous la forme d'un écolier, déjà conscient du nom qu'il aura à porter, ce cher Charles Brongniart, emporté depuis dans la force de l'âge, mais non sans avoir produit des travaux qui lui survivront. Je revois la veuve, aujourd'hui si cruellement éprouvée sous la forme d'une gracieuse enfant, puis d'une jeune fille accomplie, et j'ai assisté au développement de cette affection mutuelle qui devait faire de Maxime Cornu le petit-fils d'Adolphe Brongniart. Une mère, qui était l'âme de cette maison, a suivi son fils dans la tombe, et aujourd'hui, au lieu de ce foyer patriarcal, je ne vois plus que trois foyers brisés.

Encore une fois, que la Société botanique de France me pardonne ce que ces souvenirs ont de personnel. Celui à qui je viens de dire en son nom un dernier adieu fut, à la fois, un de mes compagnons de travail et un de nos confrères les plus fidèles : la table générale de notre Bulletin, qui vient d'être publiée, et qui comprend la matière contenue dans les quarante premiers volumes, est là pour l'attester.

De 1866, date de la première publication de Maxime Cornu, jusqu'à l'année 1893, qui termine la table, il n'a pas publié dans le Bulletin de notre Société moins de quatre-vingt-dix-sept mémoires, et l'on peut dire qu'il nous a réservé la plus grande partie de son œuvre. Sur ces quatre-vingt-dix-sept mémoires, soixante-douze concernent les végétaux cryptogames. C'est que Maxime Cornu fut, dans la première partie de sa carrière, avant tout, un cryptogamiste. Il ne se bornait pas à l'étude de l'une des grandes classes de l'immense embranchement des cryptogames cellulaires, ses publications concernent les Algues, les Lichens et les Champignons, et l'on put voir, dans les herborisations cryptogamiques qu'il dirigea, combien ses connaissances étaient étendues; mais c'est à cette dernière classe qu'il consacra la majeure partie de ses études.

Le travail que M. Brongniart lui avait confié, pour ses débuts au Muséum, n'avait pas peu contribué à l'engager dans cette voie. M. Tulasne, après la guerre, avait fait don à notre établissement de l'herbier type de son merveilleux ouvrage. Cet herbier, à la suite des dangers auxquels il avait échappé dans une maison des environs de Paris, se trouvait dans un état de bouleversement complet. Les vérifications et la mise en ordre prirent à Maxime Cornu trois années d'un travail assidu. Il en profita pour y réunir les collections mycologiques de Brébisson et de Desmazières. Le travail fini, il ne lui avait pas passé par les mains moins de 15,000 échantillons. Il est évident qu'il trouva, chemin faisant, de nombreux sujets d'étude, et c'est la Société botanique de France qui en profita.

Depuis que Maxime Cornu était chargé de la chaire de Culture du Mu-

séum, ses études et ses publications devaient nécessairement, en partie, changer d'objet; aussi les mémoires qu'il donna à la Société dans cette période portent surtout sur des plantes usuelles tropicales. Il avait rassemblé, au Muséum, dans une serre spéciale, toutes les espèces utiles des pays chauds qu'il avait pu se procurer, et il réussissait souvent à en obtenir la floraison et la fructification. La formation de cette collection intéressante, qui, jusqu'à lui, manquait à Paris, fut, dans les dernières années de sa vie, son œuvre de prédilection.

Maxime Cornu fut remarquablement laborieux. On peut même dire qu'il le fut trop; car il dépensait ses forces sans ménagement. Doué d'un tempérament nerveux et impressionnable, et atteint de temps en temps de retours de fièvres qu'il avait apportées d'Algérie, il y avait des moments où il ne se soutenait que par l'énergie de sa volonté. La tâche qui lui incombait était lourde, peut-être trop lourde pour ses forces. Il est tombé en faisant son devoir, et même plus que son devoir.

Puisse sa famille, si douloureusement atteinte, être soutenue par les immortelles espérances que peut inspirer une fin courageuse et chrétienne. Qu'elle daigne agréer l'expression de la profonde sympathie que la Société botanique de France a bien voulu me charger de lui apporter ici.

COMMUNICATIONS.

COMPTE RENDU DE DEUX MISSIONS SCIENTIFIQUES DANS L'AMÉRIQUE ÉQUATORIALE,

PAR M. F. GEAY.

Je vais avoir l'honneur de vous entretenir, pendant quelques instants, de deux missions effectuées dans les régions guyanaises.

La première eut pour but l'exploration des pays contestés et voisins de notre colonie, l'autre, la Guyane française proprement dite.

Le territoire contesté, qu'une décision arbitrale récente vient d'attribuer définitivement au Brésil, est une contrée immense et riche, encore fort peu connue, malgré les tentatives de colonisation actuelle.

Sa région maritime s'étend de l'Oyapock à l'embouchure de l'Amazone, sur une longueur de près de 400 kilomètres en ligne droite, et comprend environ 10 degrés de largeur.

Ce pays, resté dans l'oubli jusqu'à ces dernières années et considéré alors comme une non-valeur, une région malsaine et inhospitalière dont personne n'était pressé de prendre possession, est enfin sorti de sa longue